

NOTICE

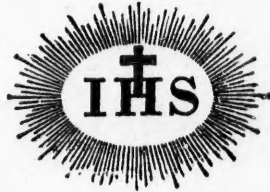
SUR LE BIENEUREUX

ANDRÉ BOBOLA,

JÉSUITE POLONAIS,

MARTYRISÉ LE 16 MAI 1657.

ET BÉATIFIÉ LE 30 OCTOBRE 1853.



MONTREAL:

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRAULT,

RUE SAINT VINCENT.

1854.

NOTES

AZORES BOGOTA

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

NOTICE

SUR LE BIENHEUREUX

ANDRÉ BOBOLA.

I.

Jeunesse du B. Bobola.—Sa Vocation.

Le B. Bobola, dont Dieu voulait recevoir le plus grand témoignage d'amour qu'un homme puisse lui donner, le témoignage du sang, naquit en 1592, dans un château du palatinat de Sandomir en Pologne.

Sa famille était ancienne et distinguée. Son fondateur, Jacques Bobola, chevalier de Jérusalem, vaillant et pieux guerrier, combattait d'une main, et réédifiait de l'autre les temples du Seigneur. Parmi les ancêtres d'André, on en trouve d'une piété si admirable, que les historiens de la Pologne n'ont pas craint de donner à quelques uns d'entre eux le titre de saint. La Compagnie de Jésus dût au dévouement de cette famille, la fondation ou le rétablissement de plusieurs de ses maisons, et elle vit entrer dans son sein quelques uns

de ses membres, qui brillèrent par leur science, et surtout par leur piété. La postérité les aurait peut être tous oubliés, si la gloire plus éclatante d'André n'eût rejailli jusqu'à eux. " Enfant, il donnait déjà, dit le " bref de la Béatification, les plus belles espérances " par ses heureuses dispositions ; jeune homme, il " s'éleva tellement par la vertu au dessus de son âge, " que ses maîtres le proposaient pour modèle à ses " condisciples. Jamais en effet ni les splendeurs d'une " maison opulente, ni les honneurs qu'il pouvait se " promettre, ni l'amour des plaisirs ne purent un " instant retarder les progrès de l'amour de Dieu et " de la sainteté dans cet admirable jeune homme."

André fit ses études dans le collège des Jésuites à Sandomir, et les annales du collège ont conservé la mémoire de son angélique innocence. Agé de 17 ans, il demanda la grâce d'embrasser la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus. Ses parents s'opposèrent d'abord à cette vocation, qui ruinait bien des espérances ; mais ils comprirent bientôt que leurs droits devaient céder à des droits plus sacrés encore.

André brûlait déjà du désir de travailler à la gloire de Dieu, et il ne pouvait contempler les désastres que le schisme et l'hérésie faisaient autour de lui, sans se sentir profondément ému. Il entra au noviciat de Vilna, le 31 Juillet 1611, et prit l'habit le 10 Août, fête de St. Laurent, comme si Dieu eût voulu le mettre sous la protection spéciale de ce grand martyr, et lui donner le pressentiment qu'un jour il partagerait son sort. Il jeta là les fondements

d'une vie plus sainte encore que celle qu'il avait menée jusqu'alors, et ne parut plus chercher que ce qui pouvait le porter à la perfection, et l'approcher de Dieu davantage. Après ses deux années de noviciat, il se livra aux études, et à la tâche pénible et laborieuse, mais bien féconde, d'enseigner la grammaire aux jeunes gens et le catéchisme aux enfants. Cet apostolat le préparait à des œuvres plus grandes, qui procurèrent plus tard le salut éternel de tant d'âmes, et lui valurent à lui même la palme la plus digne d'envie.

Admis au sacerdoce le 22 Mars 1622, il reçut par cet auguste caractère de nouvelles forces, et une nouvelle ardeur pour aller porter la lumière au milieu des peuples, but unique où tendaient ses desirs, et où l'appelait aussi la Providence. Pour s'y préparer plus immédiatement, il passa aussitôt par la troisième année de noviciat, destinée à réparer les pertes que les distractions de l'enseignement ou des études, auraient pu occasionner. Le succès du B. Bobola auprès de la jeunesse pendant ses premières années de régence, engagea ses supérieurs à lui donner encore ce champ pour exercer son zèle. Pendant neuf années il fut préfet des classes dans un des collèges de la province ; mais tout en s'appliquant avec une sainte ardeur à former la jeunesse qui lui était confié à la science et à la vertu, il commença aussi à se livrer à la prédication avec de très-grands succès. Cette occupation devint même bientôt son œuvre principale, et il la continua pendant plus de 26 ans.

Elle lui fournit l'occasion de faire valoir pour la gloire de Dieu, les riches dons qu'il avait reçus de la nature. Il avait un merveilleux talent pour inspirer à la jeunesse la plus tendre dévotion envers Marie ; aimable influence qu'il devait sans doute à son angélique innocence, et à son inaltérable douceur. Partout dans les collèges où il passa, on lui confiait le soin de diriger les congrégations de la Sainte Vierge, et partout il recueillait par là les plus grands fruits.

II.

Ses Vertus.—Ses Travaux Apostoliques.

Un témoignage précieux de l'estime dont le P. Bobola jouissait auprès de ses confrères est parvenu heureusement jusqu'à nous. Il est bien propre à nous donner la plus haute idée de sa vertu. Le Père Jean Lukaszewicz, un des Pères Jésuites les plus recommandables de cette province, et qui avait eu le bonheur de connaître notre Bienheureux, rend ainsi compte du souvenir qu'il en avait conservé.

“ Pendant la guerre des Moscovites, des Suédois et des Cosaques, Pinsk et ses environs furent pendant quelques temps à l'abri des incursions de l'ennemi.

“ La sécurité et le repos dont on y jouissait, y attira quelques jeunes nobles, qui malgré la guerre ne voulaient point interrompre leurs études. En même temps quelques membres de notre Compagnie, chassés de nos autres maisons, vinrent aussi se

“réfugier dans notre collège, où je poursuivais alors
“moi-même mes études. Je me rappelle avoir vu
“parmi ces Pères étrangers les PP. Bobola, Maffon
“et Klosowicz. Le P. Bobola resta un temps consi-
“dérable, ce qui me permit de faire sa connaissance,
“de lui rendre quelquefois visite et de m'entretenir
“familièrement avec lui. C'était un homme grâve,
“modeste, sobre, spirituel, rempli de dévotion, exact
“observateur des règles. Il était pour nous tous
“qui avions le bonheur de le voir, un sujet d'édifica-
“tion. Sa taille était petite, mais dans tout son exté-
“rieur, il portait quelque chose de noble, de simple
“et de pieux qui disposait en sa faveur. Ses cheveux
“avaient blanchi de bonne heure, et sa barbe était
“aussi toute blanche.” Il fallait que le P. Bobola
eût fait sur le P. Lukaszewcz une impression bien
grande pour se rappeler aussi bien son portrait
et son caractère, cinquante six ans après son martyre ;
mais le souvenir qui s'attache à la vertu, laisse
des traces toujours difficiles à effacer. Dieu s'en
sert pour glorifier ici bas ses serviteurs, et pro-
pager au loin les fruits salutaires de leurs exemples.

On aimait à le voir, on aimait à l'entendre. Il pos-
sédait avec un excellent esprit une mémoire heureuse,
une expression toujours facile. Sa douceur insinuante
allait droit au cœur. Il avait dans la conversation cet
art si difficile d'intéresser toujours, en ramenant tou-
jours à Dieu. Ses succès auprès des grands firent faire
des instances auprès des supérieurs, pour qu'il se fixât
à Varsovie ; mais à Vilna, la ville entière le réclamait.

On peut dire même, et c'est le caractère des saints, que sa charité avait une prédilection pour les petits et les pauvres. La peste se déclare à Vilna en 1625. Les Pères et les frères de la Compagnie se dévouent. André se charge des malheureux les plus abandonnés. Il paraît oublier la nourriture et le sommeil. Il est à tous, il est partout. La peste de 1630 et 1633, le vit encore sur le même théâtre renouveler les mêmes témoignages de zèle et de dévouement pour ses frères.

Le Bienheureux André Bobola avait commencé les fonctions de missionnaire dans la Lithuanie. Malgré le zèle des rois de Pologne, dont cette province dépendait, les schismatiques grecs s'y trouvaient très-nombreux et très-puissants. Ils se portaient souvent à des actes de violence contre les catholiques, et dans leurs moments de triomphe, ils exercèrent plus d'une fois contre eux les plus atroces cruautés. Tout le pays conservait encore le souvenir de l'héroïque mort du Vénérable Archevêque de Witebsk, le Bienheureux Josaphat Kuniewicz, à qui les schismatiques firent subir les plus terribles tourmens.

Le P. Bobola était donc sur le théâtre qu'il appelait depuis longtemps de tous ses vœux. Il allait trouver à satisfaire cette soif ardente dont brûlait son cœur pour le salut des âmes ; sous ses yeux il avait des chrétiens chancelants à soutenir et à préparer au combat, et cette foule nombreuse de ses frères égarés qu'il fallait ramener au bercail de Jésus-Christ.

Il avait compris tout ce qu'il devait apporter de courage, de dévouement et d'abnégation pour se tenir à la hauteur de sa noble mission. Il ne lui fit pas défaut. Par un principe de zèle, qui le portait à se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, il s'astreignit à porter la barbe longue, contre l'usage général en Lithuanie pour ceux qui suivent le rit latin ; mais il savait que la population schismatique surtout, tenait opiniâtrement à cet usage, et il trouvait ainsi un accès plus facile auprès d'elle.

Outre sa prédication et ses catéchismes dans l'église attachée au collège, à l'exemple du Bon Pasteur, il courait après la brebis égarée. On le voyait souvent faire des excursions dans les villages voisins.

Il partait avant le jour avec un laïque qui lui servait la messe, et il allait au loin célébrer les saints mystères, faire le catéchisme ou de pieuses exhortations, administrer les sacrements, visiter les malades, et porter en tout lieu ses consolations et ses conseils. Il était également cher aux grands et aux petits, et grâce à son affabilité admirable, il avait le secret d'inspirer à tous ceux qu'il avait attirés dans sa familiarité, la volonté de vivre saintement. Un grand nombre d'élèves du collège, enflammés par ses entretiens spirituels, se livrèrent à la pratique des plus héroïques vertus, et plusieurs même entrèrent dans l'état religieux. Beaucoup de nobles, arrachés au schisme ou à l'hérésie, ramenés d'une vie de péché et de scandale à une vie vraiment chrétienne, ou raffermis dans la foi qu'ils avaient perdue par leurs doutes, le

considéraient comme l'instrument dont Dieu s'était servi pour leurs rendre une croyance ferme, une conduite réglée et une vie pieuse. Il avait un merveilleux talent pour se mettre à la portée du jeune âge, et faire goûter aux petits enfants, les leçons de l'Evangile. Aussi son attrait semblait-il le porter à faire le catéchisme aux enfants ou des instructions familières aux personnes les plus ignorantes. Son zèle était partout couronné des plus heureux succès.

Mais si ces œuvres apostoliques lui conciliaient l'amour et la vénération des Catholiques, elles excitaient l'aversion et la haine d'un grand nombre de schismatiques. Jaloux de ses triomphes sur les âmes et dans leurs propres rangs, ils l'appelaient par mépris, *Duszochwat* c'est-à-dire, *Ravisseur des âmes*. Les enfants eux-mêmes, trop fidèles imitateurs de l'impiété de leurs pères, le poursuivaient quelque fois dans les rues et dans les chemins, en l'accablant d'injures ou en le couvrant de boue ; mais l'homme de Dieu ne reculait jamais devant ces outrages. Pour ce grand cœur, avide des humiliations du calvaire, c'était comme une perpétuelle ovation. Il paraît que ce fut surtout à Janoff, que les opprobres et les mauvais traitements lui échurent en partage ; mais ce fut aussi un des endroits où son zèle eut le plus de succès. Il n'y avait trouvé que deux catholiques à son arrivée, et cette ville était en grande partie catholique, lorsqu'il y fut ramené par la divine Providence pour l'illustrer par son martyre.

Le Bref de la Béatification a résumé dans ces

termes les œuvres apostoliques du serviteur de Dieu :
“ rien ne pouvait l'arrêter ni des fatigues sans nombre,
“ ni les malheurs des temps, ni les menaces des en-
“ nemis, ni la peste enfin, qui sévit dans ces lieux
“ pendant trois ans. Il savait si bien affermir les âmes
“ dans la vie chrétienne, ou les ramener à la foi et à
“ la vertu, qu'on l'appelait communément, le *chasseur*
“ *des âmes*. Les plus grands malheurs accablèrent
“ alors ce pays, envahi par des peuples qui n'avaient
“ ni la vraie foi, ni aucun sentiment d'humanité.
“ Animés d'une haine implacable contre la religion
“ catholique, ils s'attachaient aux prêtres, les pillaient,
“ les réduisaient en esclavage, ou les livraient à la mort.

“ André travaillait alors en zélé missionnaire,
“ dans la Lithuanie. Cette nouvelle lui inspira non
“ la crainte, mais une joie singulière. Il y voyait
“ l'occasion de donner à la foi catholique le témoi-
“ gnage de son sang. Il s'était préparé de longue
“ main, à cette victoire par l'exercice de toutes les
“ vertus ; par le soin d'augmenter la foi en lui-même,
“ de l'affermir, de la propager dans les autres ; par
“ une charité immense, qui le pressait de donner lui
“ aussi sa vie pour les brebis du Sauveur, comme
“ le Sauveur lui-même l'avait donnée ; par une ferme
“ confiance d'arriver par le martyre à l'éternelle
“ gloire ; par une prière assidue, qui tenait son es-
“ prit sans cesse absorbé en Dieu ; par une admirable
“ innocence de mœurs, et un grand mépris de lui-
“ même et de ses propres œuvres ; et enfin par une
“ très-grande dévotion en la Vierge Mère qui vivifiait

“ et développait chaque jour de plus en plus toutes ces vertus dans son âme.” Il se préparait aux douleurs du martyre par les travaux de sa vie apostolique. Ces travaux étaient eux-mêmes un martyre prolongé, un sacrifice de tous les jours.

III.

Guerre des Cosaques.—Le Bienheureux en pris.

L'histoire de la Pologne, c'est la guerre ; la guerre sans repos : mais de toutes les époques de cette histoire, celle où vécut Bobola fut assurément une des plus lamentables. Les Cosaques de l'Ukraine ou des bords du Dnieper, après avoir longtemps été soumis à la Pologne, tournèrent leurs armes contre les seigneurs qui les avait armés. Les ennemis du nom chrétien se réunirent à eux pour s'élancer sur la proie commune. Le schisme et l'hérésie vinrent les seconder. Aussi la guerre avait-elle le caractère d'une guerre religieuse, autant que d'une guerre sociale. Dans leurs incursions sur le territoire Polonais, ces hordes barbares renversaient les églises catholiques, incendiaient les monastères, massacraient les prêtres romains, les religieux et les religieuses, après des outrages incroyables.

Le P. Bobola qui avait longtemps été occupé à évangéliser des districts éloignés et les plus exposés au danger, se trouva forcé de reculer devant l'invasion. Ce n'était pas la crainte de la mort qui le faisait fuir, elle entraînait dans ses prévisions. Sur un

pareil champ de bataille, elle était même l'objet de tous ses vœux ; mais enfant de l'obéissance, il ne refusa pas de retarder son sacrifice. Il se retira au collège de Pinsk, que la libéralité du Prince Radzivil avait fondé comme une barrière contre le schisme. André y avait déjà demeuré pendant plusieurs années, et il y avait fait de très-nombreuses conversions.

Grâce aux marais qui le protègent, le district de Pinsk avait échappé jusque là aux dévastations des armées ennemies, et pendant quelque temps, le P. Bobola put s'y livrer à toute l'ardeur de son zèle : mais bientôt la ville de Pinsk elle-même se vit attaquée par les Cosaques. Les schismatiques nombreux dans la ville se déclarèrent en leur faveur, et par une indigne trahison, leur ouvrirent les portes. Les catholiques se trouvèrent réduits à se tenir cachés ou à prendre la fuite. Les Pères du collège savaient par le sort qu'avaient subi plusieurs Jésuites, dans les lieux envahis par les barbares les années précédentes, ce qui les attendait eux-mêmes s'ils venaient à tomber entre leurs mains. Ils se dispersèrent en toute hâte dans différentes directions : mais des pelotons de Cosaques, guidés par les informations des schismatiques, se mirent à leur poursuite de tous les côtés. Il y en eut très-peu qui échappèrent à ces recherches, et par conséquent à la mort.

Mais ce fut le supplice du P. Bobola qui offrit les circonstances les plus remarquables, et que Dieu a rendu le plus glorieux.

Près de quarante Jésuites périrent ainsi victimes de la haine de ces ennemis de l'église. Nous ne joindrons au nom du Bienheureux Bobola que celui du Père Simon Maffon qui fut comme son rival dans la sainteté et le martyre. Il appartenait à l'une des premières familles de la Lithuanie. Ses talens et ses vertus faisaient de lui un des Jésuites le plus remarquables de la Pologne. Il s'était enfui comme les autres, du collège ; mais il fut surpris par les Cosaques, dans l'exercice même du saint ministère, au milieu de l'église de Gorodok. Ses bourreaux le conduisirent dans une maison, le dépouillèrent de ses vêtemens, le clouèrent sur un banc par les mains, les pieds et le bas-ventre. Ensuite l'ayant tiré par la tête avec des cordes jusqu'à faire sortir les yeux de leurs orbites, ils lui arrachèrent la peau de la poitrine et du dos, lui passèrent des torches allumées par tout le corps, et finirent par lui couper la tête.

Le P. Bobola avait pris aussi la fuite, et s'était rendu à Janoff. Il espérait sans doute y rendre sa retraite utile à un peuple qu'il avait si longtemps évangélisé, et il comptait peut-être aussi pouvoir mieux se dérober aux poursuites ennemies, dans des lieux qu'il avait croisés dans tous les sens ; mais le contraire arriva. Une brigade de Cosaques, favorisée par les schismatiques de Janoff, parut au milieu de la ville le 16 Mai 1657, vers midi ; c'était la veille de l'Ascension. Le Père était allé ce jour là dans une paroisse voisine, et avait employé la matinée à préparer les fidèles à la célébration de cette fête. Il

venait de dire la sainte messe, et faisait son action de grâce, lorsque la nouvelle de l'entrée des Cosaques à Janoff, et des cruautés qu'ils commençaient à exercer, arriva jusqu'à lui. Sa première pensée fut de les attendre, en se préparant à la mort. Depuis longtemps son sacrifice était fait, et rien ne pouvait lui être plus agréable que l'occasion de donner sa vie pour Jésus-Christ ; mais il céda aux instances des fidèles qui, dans l'espérance de le sauver, le pressèrent de monter en voiture. Ce moyen de salut mal imaginé fut cause de sa mort.

Les schismatiques l'avaient désigné aux Cosaques, comme digne de toute leur haine à cause des ravages qu'il avait faits dans le champ du schisme. Ceux-ci se hâtèrent de se mettre à sa poursuite. Leur haine fanatique les portait surtout à rechercher les prêtres et les religieux pour les immoler à leur vengeance.

A un demi mille de Janoff, ils rencontrèrent la voiture du P. Bobola. Le cocher saisi de terreur, laissa tomber les rennes, et se précipita dans la forêt voisine. Le Bienheureux ne fut pas effrayé. Il descendit de la voiture, et se jeta à genoux en disant : “ Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! ”

IV.

Premières Tortures du Bienheureux.

Avant d'entrer dans le récit des tortures du saint Martyr, nous aimons à citer une pensée du savant

Dom. Ruinart dans sa préface des Actes des Martyrs: "Après la divine Ecriture que de saints per-
"sonnages ont écrit sous l'inspiration de l'Esprit
"de Dieu, rien ne doit nous paraître plus saint ni plus
"auguste que les actes authentiques des martyrs.
"L'Ecriture Sainte nous apprend que les paroles que
"les saints confesseurs prononcent devant leurs
"juges, leurs sont suggérées d'en haut; de sorte que
"leurs réponses aux Gouverneurs, conservées dans
"ces actes, doivent-êtré tenues pour des oracles di-
"vins. Il ne faut pas avoir moins de respect pour
"leurs souffrances, puisqu'ils n'ont pu consommer
"leur martyre qu'avec l'assistance de l'Esprit de
"Dieu."

Les Cosaques comprirent toute l'importance de la prise qu'ils venait de faire. Pour achever leur victoire, il ne leur manquait plus que de triompher de la foi du Serviteur de Dieu, et de le gagner à leur schisme. Ils mirent en jeu tous les ressorts pour vaincre sa constance. Quand ils virent qu'ils n'obtenaient rien par la séduction et la ruse, ils se décidèrent à épuiser toutes les ressources de la cruauté la plus raffinée. Ils le dépouillèrent de ses habits et le conduisent à une haie voisine. Là ils le lient à un arbre, et le flagellent avec tant d'inhumanité que des laboureurs, qui travaillaient dans le champ voisin, effrayés par le bruit des coups et par la vue du sang prennent la fuite.

N'ayant pu ébranler notre Bienheureux par ce cruel traitement, ils inventent un nouveau genre

de torture, qui devait donner au disciple un trait de plus de ressemblance avec son divin maître. Ils coupent des branches encore tendres et flexibles, les enlacent sur la tête du courageux athlète en forme de couronne, et tordant avec violence les extrémités, ils lui serrent la tête comme dans un étau. Si les épines de la couronne de Notre Seigneur manquaient à celle de son Serviteur, elles étaient bien remplacées par cette torsion, qui comprimait les os du crâne, et qu'ils augmentaient aussitôt qu'ils apercevaient que les liens commençaient à se relâcher. Ils poussaient même le raffinement de leur cruauté, jusqu'à prendre garde de ne pas briser les os, pour prolonger à leur gré ses douleurs, et épuiser sa constance. Pour comble de barbarie, ils lui écorchèrent le dessus des mains, en sorte que le sang ruisselait de toute part.

Les bourreaux lassés de ce premier combat, qui avait été tout à leur honte, se décidèrent à conduire leur victime à la ville, dans l'espérance de trouver quelque nouveau moyen d'en triompher. Ils lièrent donc fortement le saint Martyr, et attachèrent les extrémités des cordes à la selle de leurs chevaux ; mais la fatigue et l'épuisement forçaient celui-ci à ralentir quelque fois sa marche, et ils l'auraient peut-être arrêté tout-à-fait en chemin, s'il n'avait pas eu derrière lui deux de ses bourreaux, qui le frappaient inhumainement, et qui finirent par lui asséner deux coups de leurs haches d'armes. Ils lui firent deux profondes blessures aux deux bras.

Le Martyr fit son entrée à Janoff, la couronne sur la tête, les pieds nus, le corps presque dépouillé de ses vêtemens, et couvert du sang qui coulait de ses blessures. Il fut accueilli par les féroces acclamations de joie de ses ennemis. Le chef des Cosaques s'avança aussitôt, et lui dit en jetant sur lui un terrible regard : " Est-tu prêtre latin ? " L'aspect de cet homme faisait horreur. Tout en lui respirait la haine, la colère et la soif du sang.

Le Bienheureux Bobola n'opposa à ces accès de rage que la résignation et la douceur ; mais cette occasion de confesser publiquement et solennellement sa foi, et de faire encore entendre des paroles de salut à ses persécuteurs, était trop favorable, pour ne pas en propiter. Les témoins recueillirent ces précieuses paroles : " Je suis prêtre catholique ; je suis né dans cette foi ; je veux mourir dans cette foi... C'est la vraie foi, c'est la bonne, c'est-elle qui conduit au salut. Je suis religieux ; je ne puis renoncer à ma sainte foi, " Vous plutôt, convertissez-vous ; faites pénitence, " parce que vous ne vous sauverez point dans vos erreurs. Si vous saviez mépriser vos erreurs, et embrasser la foi que je professe, vous commenceriez à connaître Dieu, et vous sauveriez vos âmes." Un pareil discours fait bondir de colère le sauvage Capitaine. Il saisit son sabre, le brandit plusieurs fois en l'air, et pour toute réponse, il le décharge de toutes ses forces sur la tête du Martyr. Il l'eût certainement fendue en deux, si le Bienheureux

André ne l'eût pas protégée d'une de ses mains, et ne l'eût pas détournée en même temps. Le coup ne porta qu'à demi, et n'atteignit que les premières phalanges de la main droite. Le Cosaque lui donna un second coup par derrière, et l'atteignit si fortement au talon du pied gauche, qu'une grande veine fut coupée, et que l'os fut considérablement entamé. Ce second coup le renversa par terre.

Il est probable que ce fut après avoir reçu cette nouvelle blessure, que le Bienheureux fit la profession de foi que nous a conservée le P. Jean Lukaszewicz : "je crois, dit le Confesseur de Jésus-Christ, et je "confesse que comme il n'y a qu'un seul Dieu, il "n'y a aussi qu'une seule vraie Eglise, l'Eglise "catholique, romaine ; et une seule vraie foi, la foi "catholique, révélée par Jésus-Christ, et prêchée par "les apôtres ; et à l'exemple des apôtres et de tant de "Martyrs, je souffre et je meurs volontiers pour "elle." Le Martyr prononçait toutes ces paroles avec une bonté et une mansuétude, dont les témoins parlent avec admiration. Il était calme et tranquille, comme si un autre eût souffert à sa place. En effet il n'apportait aucune résistance à ses bourreaux, et il endurait tout avec une résignation et une patience qui ne faisaient qu'aigrir leur haine.

Un Cosaque, inquiet et furieux de voir ce regard doux et suppliant du Martyr invoquer le secours d'en haut, et craignant peut-être qu'il ne fût exaucé, s'approcha de lui, et lui creva un œil avec la pointe de son sabre. Mais tout cela n'était que le prélude

de la scène de son martyre. Dieu voulait glorifier son Serviteur par un prodige de force et de constance, qui rappelle les plus héroïques combats de la sainte Eglise militante.

V.

Cruautés horribles dans la Boucherie de Janoff.—Mort du Bienheureux.

Sur la place publique se trouvait un petit édifice, qui servait de boucherie. Les Cosaques y trainèrent le Bienheureux. Ils n'avaient pas encore désespéré de vaincre sa résistance, et de le contraindre à l'apostasie. Inspirés par l'enfer, ils allaient tenter un dernier effort, avant d'arracher la vie à leur victime : plus le combat fut terrible, plus la victoire fut éclatante. Ne refusons pas de contempler cette scène sanglante, si honteuse pour l'humanité, mais si consolante pour la foi, et si glorieuse pour notre héros. Il y a des combats où le vainqueur n'est pas celui qui donne la mort, mais celui qui la reçoit.

Le Bienheureux avait été tiré avec tant de violence par une de ses jambes pour entrer dans ce nouveau lieu de souffrance, que les docteurs constatèrent sur son corps, la dislocation de la cuisse gauche et des vertèbres de l'épine dorsale. Il fut alors étendu sur un banc de boucher, pour y être traité vivant, comme les animaux que l'on avait coutume d'y dépecer. Ils commencèrent par lui appliquer sur les côtés et sur la poitrine, des torches de bois résineux pour le

brûler ainsi à petit feu. En même temps ils lui offraient de cesser de le tourmenter, s'il voulait renoncer à la foi de l'Eglise Catholique pour embrasser l'erreur. Il leur répondait avec une sainte intrépidité : "mettez mon courage à l'épreuve, et vous verrez ce que Dieu peut en moi." Le saint apôtre de Jésus-Christ ne cessait de prêcher au milieu des tourments, et priait pour ses bourreaux à l'exemple de son divin maître.

La vue de sa tonsure les irrita et leur donna l'idée d'un nouveau tourment. Dans leur haine contre le sacerdoce de Jésus-Christ, ils imaginèrent un supplice, où le sacrilège le dispute à la barbarie. "Tu n'as qu'une petite tonsure, nous t'en ferons une plus grande, dit un jeune Cosaque" Puis il découpe avec un couteau la peau de la tête en forme de tonsure, et l'arrache avec violence, de manière à mettre les os même du crâne, entièrement à nu. Ses mains consacrées par l'onction sainte, et qui avaient reconcilié tant de schismatiques, sont écorchées, comme pour en ôter jusqu'aux traces de l'huile sainte. Les barbares coupent ensuite l'index de la main gauche, et la première articulation de chaque ponce. Puis ils arrachent la peau de l'intérieur de la main droite. La main gauche est encore plus maltraitée. Ils détachent les muscles et les tirent. Ensuite ils retournent le corps du Bienheureux, et après lui avoir fait des incisions, ils lui enlèvent par morceaux toute la peau du dos et d'une partie des bras. Ils répandent alors sur ses blessures

de la paille d'orge finement hâchée. Cette horrible plaie du dos ainsi écorchée, ressemblait à une espèce de chasuble sanglante, dont les ennemis de la foi avaient revêtu le corps du saint Martyr, en dérision de son sacerdoce. "Tu portes une chasuble à l'église, lui disaient-ils; nous te ferons un bien plus bel ornement." Il est retourné et pressé fortement contre la table, afin de faire pénétrer dans la chaire cette paille hâchée. Puis l'on enfonce des morceaux de bois affilés sous chacun des ongles des pieds et des mains. Plus de 60 ans après le supplice, on pouvait encore reconnaître sur le corps du Saint miraculeusement conservé, les traces de toutes ces cruautés.

Ces tortures horribles étaient accompagnées de coups et de soufflets. Un de ces soufflets fit sauter deux dents de la machoire supérieure. Son visage, s'enfla tellement qu'il ne présentait plus aucune apparence de figure humaine. En le voyant réduit à un état si misérable, ces sauvages poussaient des cris de joie. Chaque tourment provoquait de nouveaux éclats de rire, de nouvelles insultes et de nouvelles moqueries. Un des reproches qu'on lui répétait sans cesse, c'est qu'il était jésuite, propagateur de la religion catholique, et destructeur de leur schisme.

Au milieu de ces injures, de ces railleries et de ces souffrances, le Bienheureux élevait de temps en temps vers le ciel ses mains sanglantes et mutilées. Il sentait le besoin d'appeler le secours de Dieu pour

soutenir sa faiblesse, et assurer son triomphe. On l'entendit répéter à ses bourreaux : " Mes chers enfants, que faites-vous ? Que le Seigneur mon Dieu soit avec vous ! Jésus ! Marie ! assistez-moi. " Eclairez ces aveugles par votre lumière, convertissez les, retirez les de leurs erreurs . . . Seigneur, que votre volonté se fasse . . . Jésus, Marie . . . Seigneur, " je remets mon âme entre vos mains. " Le courageux André faisait en outre des actes de foi, d'espérance et de charité, et disait fréquemment qu'il voulait vivre et mourir dans la sainte Eglise de Dieu. Les doux noms de Jésus et de Marie, et celui de Joseph, sortaient souvent de sa bouche, et devenaient pour lui un vrai soulagement au milieu de ses douleurs. Ses prières étaient d'autant plus ferventes, que ses tourments devenaient plus cruels.

Revêtu de sa chasuble de sang dont chaque brin de paille brillait comme un diamant, le prêtre de Jésus-Christ, semblait préparé pour offrir le sacrifice. Après lui avoir enlevé les narines et taillé les lèvres, les bourreaux tinrent conseil sur le moyen de punir cette langue qui troublait leurs consciences, et les confondait en les bénissant. Ils voulaient se venger de ses conquêtes nombreuses, sur l'instrument le plus efficace de son apostolat. Ils choisirent l'expédient le plus atroce. Une large blessure est pratiquée dans le cou du Martyr ; par là ils lui arrachèrent la langue avec toute sa racine et ils la jetèrent à terre. Ils finirent par lui enfoncer dans le côté gauche vers le cœur un poinçon, qui lui fit une blessure

profonde dont son corps porte encore les traces.

Cette lente boucherie avait duré au de là d'une heure. Les barbares étaient vaincus par la constance inébranlable du Martyr. Ils abandonnèrent leur victime qui répandait des flots de sang. Quand ils furent sortis, quelques personnes eurent la curiosité de venir contempler le Serviteur de Dieu luttant avec la mort. Un de ces témoins fit à l'âge de quatre vingt dix ans, sa déposition sur l'état affreux dans lequel il avait vu le saint Martyr. Rien de plus propre à le dépeindre que le langage de cet homme : " Je l'ai vu, dit-il ; le sang ruisselait de sa tête, de ses mains, de ses pieds, de tout son corps, comme " d'un sanglier ou d'un bœuf qu'on vient d'abattre."

Un officier des Cosaques en visitant la ville de Janoff et les cadavres qui gissaient ça et là, entra dans la boucherie, et voyant que le Serviteur de Dieu respirait encore, il donna ordre de l'achever. Deux coups de sabre consommèrent son martyre, le 16 Mai 1657, vers trois heures de l'après-dîner. Sa sainte âme prit alors son essor vers les cieux, et se rangea triomphante dans le chœur des saints Martyrs.

VI.

Vénération pour le Saint Martyr.—Sa Sépulture.

Ainsi s'acheva un des martyres les plus affreux que jamais confesseur de la Foi ait subi. Aussi la Congrégation des Rites, dans son rapp. rt sur le martyre du Bienheureux André Bobola, ne craint pas

de s'exprimer en ces termes : " Entre tous les martyres soumis à l'examen de cette Congrégation, on n'en vit peut-être jamais d'aussi cruel."

Le corps de la sainte victime avait été jeté sur un fumier aussitôt après sa mort, mais une clarté surnaturelle qui l'entoura alors, jeta l'épouvante parmi ses bourreaux. Les Cosaques furent en même temps saisis d'une panique générale, et dans la crainte du retour des Polonais, ils quittèrent précipitamment Janoff et tout le District.

Les Catholiques revenus peu-à-peu de leur stupeur, sortirent des retraites où ils s'étaient tenus cachés. Chacun alla reconnaître ses morts. Il y eut un grand rassemblement autour du corps du P. André Bobola. On se lamentait ; on s'écriait à l'envi : " Hélas ! ils ont tué le saint prêtre ! "

Le curé de Janoff, recueillit avec respect ces restes sacrés dans sa maison. Ils les fit ensuite porter à l'église, où les habitants venaient les vénérer et contempler les blessures avec un empressement mêlé d'effroi. Ce saint corps resta là jusqu'au 20 Mai, et ce jour là il fut transporté à Pinsk, et déposé avec un grand concours dans l'église du collège des Jésuites, qui avaient réclamé ce précieux dépôt.

Le peuple de la ville de Pinsk, qui avait été converti à la foi Catholique en grande partie par les soins du saint missionnaire, lui donna un titre que la postérité lui a conservé, le titre glorieux d'*Apôtre de Pinsk*.

Les Jésuites que le fer des Cosaques avait épar-

gnés, étaient revenus de leur fuite. Parmi eux se trouvait le P. Lukaszewicz. Il fut témoin de l'entrée du corps dans le collège, et il a déposé que l'état du cadavre parut tellement affreux au P. Recteur, que celui-ci ne permit point à la communauté de s'en approcher. Il le fit porter sans retard dans le caveau. Par exception le P. Lukaszewicz eut la permission de le voir, et il le peint en deux mots : " Il " était, dit-il, torturé partout et couvert de blessures."

Le récit des travaux et des souffrances de Bobola se répandirent bientôt au loin. Il étonnait la Russie, la Prusse et la Bohême.

Le P. Lukaszewicz, devenu longtemps après recteur du collège de Pinsk, déclarait en 1691, qu'on parlait encore de lui comme s'il eût été vivant. Mais personne ne témoigna plus de douleur de cette mort que l'ami du saint Missionnaire, Charles Kopek, seigneur de Janoff, qui est appelé dans les dépositions, fondateur de l'église catholique de Janoff. C'était un de ceux que le Bienheureux avait retirés du schisme dans cette ville. Lorsqu'on rappelait devant lui les détails touchants du martyre du P. Bobola, il ne pouvait retenir ses larmes, et on l'entendait s'écrier : Oh ! le saint Martyr !

Ce n'était pas assez que de pareils hommages ; le Seigneur voulait, même sur la terre, exalter son Serviteur en proportion des outrages et des abaissements qu'il avait subis. Il sembla même n'avoir retardé la manifestation de ce dessein, que pour la rendre plus éclatante encore.

VII.

Découverte du Corps.—Procès de la Béatification.

Les désastres de la Pologne ne cessèrent pas immédiatement avec le martyr du P. Bobola. Le collège de Pinsk eut sa part dans ces malheurs et dans d'autres, qui contribuèrent à faire perdre les traces mêmes du tombeau du Bienheureux, avec beaucoup de monuments qui l'auraient mieux fait connaître. Mais Dieu, toujours admirable dans ses saints, voulait que la gloire de son serviteur ne fût révélée, que plus de quarante ans après sa mort.

En 1702, le P. Martin Godebski, Recteur du collège de Pinsk, dont plusieurs témoins parlent comme d'un saint, fut averti d'une manière miraculeuse de la position du tombeau du Bienheureux Bobola. Il parvint à le découvrir. L'inscription qu'il portait encore le désignait suffisamment. La voici : " Le P. André " Bobola de la Compagnie de Jésus, mis à mort par " les Cosaques à Janoff."

Le corps était revêtu d'un aube et d'une chasuble qui, selon les dépositions, se trouvèrent pourries ; mais Dieu n'avait pas permis à la corruption d'atteindre le Martyr. Son corps par un prodige admirable s'était conservé dans son entier. Ses membres étaient flexibles : un sang frais bien que coagulé, se voyait dans ses blessures. L'odeur la plus suave se répan-

daît autour de ces restes sacrés, glorifiés déjà dans la mort même.

On eut à constater une seconde fois ce même prodige trente ans encore plus tard. C'est alors que les deux professeurs en médecine de Rome, auxquels les procès verbaux furent soumis, s'exprimèrent en ces termes dans leur dissertation : " Ni la nature, ni " la maladie, ni l'industrie des hommes, ni des circonstances accidentellement favorables, rien de " tout cela n'a existé pour préserver de la corruption " le corps du Vénérable André Bobola. Au contraire tout conspirait à hâter sa corruption. Le " P. Bobola était très-gros et corpulent... son corps " qui avait été enseveli dans un lieu humide fut " retrouvé sans putréfaction, enveloppé dans des " vêtements gâtés par la pourriture, au milieu de " beaucoup d'autres corps qui étaient tous en dissolution. Après soixante années de sépulture, il a " été trouvé par les experts et par tout le monde, " dans un état tel qu'il paraissait presque conserver la couleur et la mollesse naturelle des chairs " vives, et la flexibilité des articulations... L'état du " cadavre, le genre de mort, le développement du " système vasculaire, la chaleur qu'il faisait à l'époque " de l'inhumation, le lieu de la sépulture, le voisinage " des autres cadavres, tout devait naturellement " occasionner la putréfaction du corps, tandis qu'il " n'y eut rien qui pût la retarder, ni enlèvement " d'entrailles, ni embaumement, ni aucun autre moyen " artificiel."

Par un pareil prodige le Tout puissant, comme on l'a dit justement dans le procès de la Béatification, fut lui-même le vrai postulateur de cette cause. Du reste, la nouvelle de la découverte et de l'état de la conservation des restes du Bienheureux ne tarda pas à se répandre. Tout le collège, toute la ville accourut, pour vénérer le corps sacré. Les élèves se pressaient autour du Saint. Les hommes, les femmes, les nobles, les paysans, les valides, les infirmes vinrent de loin. On s'agenouillait, on priait près du corps ; et on était heureux lorsqu'on pouvait approcher assez pour recevoir sur sa tête comme une bénédiction de Dieu, l'imposition de la main du Martyr, ou baiser sa main gauche encore pleine de sang.

Dieu voulut aussi signaler la vertu de son Serviteur, par la gloire qu'il attachait au lieu où avait coulé son sang. La boucherie, triste théâtre de ce drame sanglant, avait été abattue peu d'années après son supplice. Les guerres et les désastres qui régnèrent dans ces contrées, le grand nombre des victimes qui avaient partagé le sort du P. Bobola, avaient rendu les catholiques timides, ou peu empressés à conserver ces souvenirs. Il n'en resta bientôt plus la moindre trace sur le sol, et les fidèles ne se rappelaient que vaguement le lieu où il avait souffert.

Dieu avait résolu de réparer à l'égard de son serviteur l'oubli des hommes, et d'entourer le théâtre de ses douleurs, comme son tombeau, d'une gloire aussi inattendue qu'éclatante. En effet le jour de la

Toussaint de l'année 1723, deux personnes en traversant cette place de la ville de Janoff, virent tout-à-coup dans l'air une grande lumière en forme de croix. Elle descendit jusqu'à terre, et se coucha sur le sol. Le bruit s'en répandit de proche en proche, et bientôt toute la ville fut instruite de cet étrange évènement. On accourut de toute part pour être témoin du prodige. La croix était éclatante de blancheur sans être lumineuse. Elle était de la grandeur d'un homme. Ce phénomène qui avait duré toute la nuit, se renouvela le lendemain au soir, et l'assistance des spectateurs ne fut pas moins considérable que la veille. Deux des témoins oculaires du martyre du P. Bobola, vivaient encore. Ce prodige reveilla leurs souvenirs, et ils déclarèrent que c'était bien là que le Père avait répandu son sang.

La piété et la confiance des fidèles envers le généreux Martyr dont Dieu révélait ainsi la gloire, se manifestèrent aussitôt. On se mit à prier et à invoquer saint Bobola, comme on l'appelait déjà. Une croix fut élevée sur le lieu même, et on y vint encore pour honorer le Serviteur de Dieu, et implorer son secours.

Dieu ne laissa point son œuvre imparfaite. Au miracle de la conservation du corps, il en ajouta beaucoup d'autres. Bientôt toute la Lithuanie et toute la Pologne furent remplies du bruit des merveilles, qui s'opéraient par l'intercession du nouveau thaumaturge. On dressa au collège de Pinsk, un catalogue des miracles les plus avérés. Le clergé

et la noblesse se réunirent pour porter leurs vœux aux pieds du souverain Pontife, et pour demander la canonisation du Martyr. L'autorité épiscopale intervint, comme le veulent les lois de l'Eglise, pour constater les faits. Deux évêques successifs de Luck, s'occupèrent de l'affaire. Le second après avoir recueilli les dépositions des témoins touchant la vie, le martyre et les miracles du Serviteur de Dieu, après avoir fait deux fois en présence de personnalités distinguées, la visite juridique du tombeau et du corps, écrivit en 1719, à la Congrégation des Rits pour demander l'introduction de cette cause, et communiquer les informations qu'il avait prises. Puis il ajouta : "j'atteste que cet homme apostolique, plein de zèle pour la gloire de Dieu, a beaucoup travaillé pendant sa vie pour la Foi catholique, et qu'il a mis le sceau à ses travaux en rependant son sang. Il est regardé comme un saint par tous les grands du royaume, par l'ordre de la noblesse, et par tout le peuple de Pologne et du duché de Lithuanie, et Dieu ne cesse de le glorifier par des miracles."

La cause fut enfin introduite, et les procédures commencèrent, sous l'autorité du saint Siège en 1730. Benoit XIV publia en 1735, le décret par lequel il déclarait constant le martyre du P. Bobola, et la cause du martyre. La publication de ce décret par Benoit XIV, a cela de remarquable qu'avant d'être élevé sur la chaire de S. Pierre, ce Pontife avait été lui-même chargé d'office, comme promoteur

de la Foi, de combattre la cause de la Béatification du Bienheureux

Les malheurs des temps, et particulièrement la suppression de la Compagnie de Jésus, arrêtaient pour un temps la marche de cette affaire.

Plus tard en 1835, Grégoire XVI approuva comme miraculeuse la conservation du corps du saint Missionnaire.

Sa sainteté Pie IX, reconnut trois autres miracles le 5 Mai 1853, et le 24 Juin suivant, il déclara que l'on pouvait faire la solennité de la Béatification. Enfin par un bref du 5 Juillet 1853, il permit aux Ecclésiastiques du diocèse de Luck, dont dépend la ville de Pinsk, et à tous les Pères de la Compagnie de Jésus, de célébrer annuellement dans leurs Eglises la fête du Bienheureux le 23 Mai, jour de l'octave de son glorieux martyre. La Béatification elle même fut solennisée à Rome le 30 Octobre 1853.

Quoi qu'il n'y ait pas eu de visite authentique du saint corps depuis 1730, l'on sait cependant qu'il s'est conservé entier jusqu'en 1820, époque désastreuse, où les Jésuites furent expulsés de l'empire de Russie, par ordre de l'empereur Alexandre. Le corps du P. Bobola avait déjà été transporté en 1808 de Pinsk où les Jésuites ne se trouvaient plus, dans l'église de leur collège de Polosk, et il continuait encore à exaler une odeur délicieuse. Le concours du peuple à ce nouveau tombeau, devint bientôt aussi considérable qu'il l'avait été à Pinsk.

Les Jésuites à leur départ, le confièrent à la piété des religieux de Saint Dominique. Leur église est maintenant entre les mains des schismatiques, mais c'est une justice à leur rendre que de reconnaître qu'ils honorent eux-mêmes le tombeau du Bienheureux, et que les peuples y accourent encore avec confiance. Cette confiance est fondée sur les miracles de tout genre qui s'y sont opérés, et dont plusieurs après un mur examen ont été solennellement reconnus par le saint Siège.

Pour nous, ne négligeons pas de nous assurer la protection du Bienheureux. Invoquons le avec foi et confiance. Peut-être Dieu dans sa miséricorde veut-il aussi faire des miracles au milieu de nous par l'intercession de son Serviteur. Prions surtout le Bienheureux André Bobola, pour les peuples nombreux encore plongés dans ce schisme qu'il a combattu avec tant de courage et de charité. Il y a en ce moment dans les déserts glacés de la Sibérie un religieux dominicain qui n'a été relégué dans ce cruel exil, que pour avoir fait parvenir au saint Siège, les informations nécessaires pour la cause de sa Béatification, et ce n'est là qu'un faible trait de la persécution qui continue à sévir depuis un long-temps contre les catholiques de ces contrées. Joignons nos prières aux dernières prières du Bienheureux André Bobola, à celles, qu'il n'a pas cessé de faire au ciel, comme il les faisait sur la terre, pour ses frères persécutés, pour leurs persécuteurs et surtout pour

ces cinquante quatre millions de chrétiens appartenant au schisme grec ou plutôt russe, qui restent assis à l'ombre de la mort. Prions pour qu'enfin il n'y ait plus *qu'un seul troupeau et un seul pasteur.*

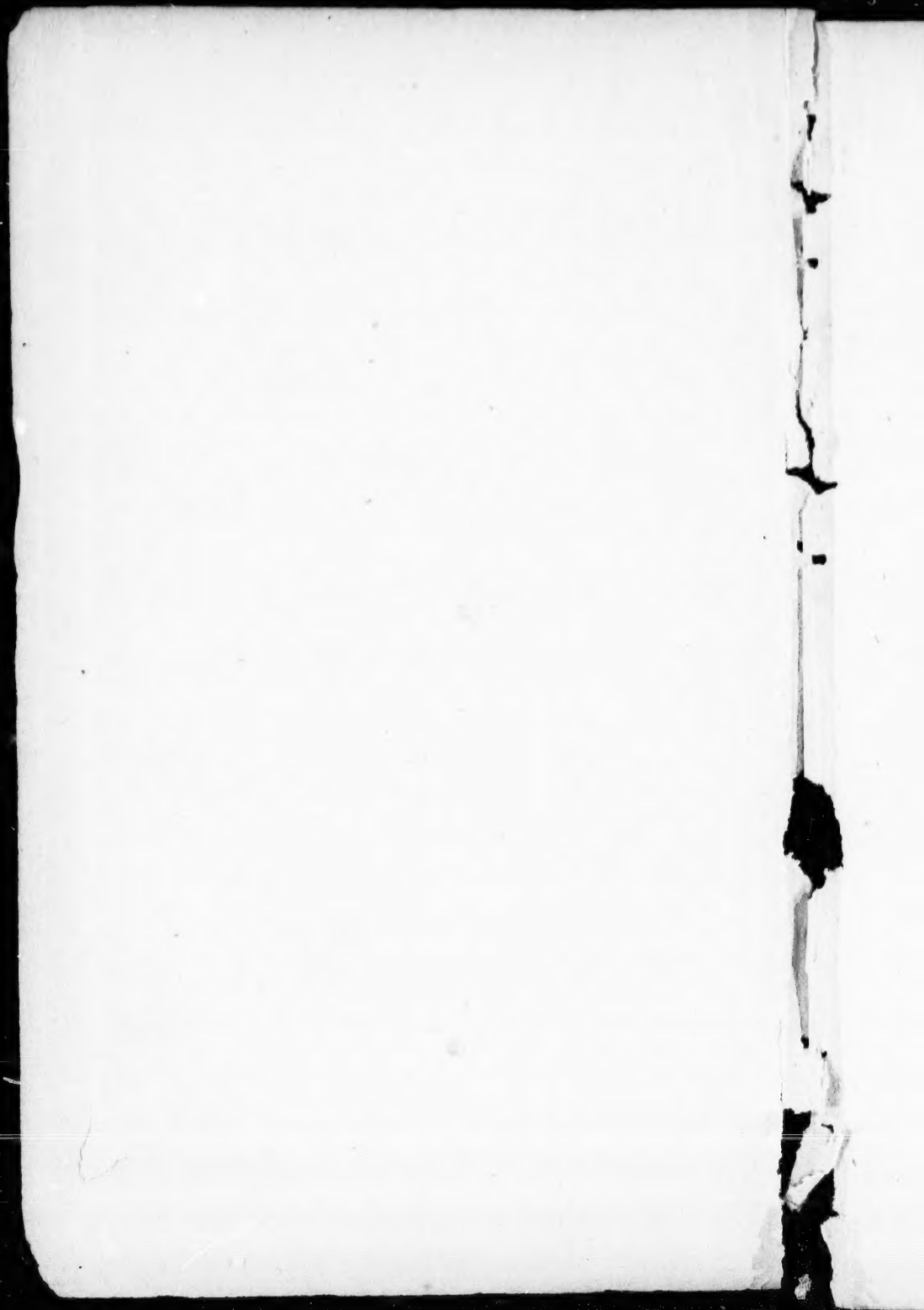
PRIONS.

O Dieu, qui par un illustre martyr avez couronné le Bienheureux André, accablé par de nombreux tourmens dans la profession de la vraie foi, faites, nous vous conjurons, que fidèles à cette même foi, nous souffrions tous les maux plutôt que de perdre notre âme. Par J. C. N. S.

TABLE DES MATIERES.

	page.
CHAP. I. Jeunesse du B. Bobola.—Sa vocation,	1
CHAP. II. Ses vertus.—Ses travaux apostoliques, - - - - -	4
CHAP. III. Guerre des Cosaques.—Le Bienheureux est pris, - - - - -	10
CHAP. IV. Premières tortures du Bienheureux,	13
CHAP. V. Cruautés horribles dans la boucherie de Janoff.—Mort du Bienheureux, - - -	18
CHAP. VI. Vénération pour le saint Martyr.—Sa Sépulture, - - - - -	22
CHAP. VII. Découverte du corps.—Procès de la Béatification, - - - - -	25

8





IHS



Le B^x André BOBOLA Martyr.
— S. J. —